

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADEON. . . Gargon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront rés-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailler et gouailler; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . id.
JÉROME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, de coups de bâtons ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

C'est aujourd'hui samedi que le *Journal de Guignol* comparait devant la police correctionnelle pour répondre des délits que nous avons fait connaître à nos lecteurs dans notre dernier numéro.

SOIXANTE-SIXIÈME

AUX GONES DE LYON

C'est tout de même vrai, les gones, quand le dé-trancanoir aux emmielllements n'a commencé une fois à virer, y n'en finit plus. Le guignon s'est fiché après moi, et y me sigogne à toute erreinte, la charipe!

Maginez-vous que gn'y a un plumassier de Paris, un bon zigie cependant, que m'est tombé sus le casaquin à grands coups de palagraphes, et encore sans savoir pourquoi. Y n'y est pas ren allé de

basse colée, allez, le mami; y m'a joliment fait sonner le coquelichon, reluquez-y moi z'y, z'enfants, si n'est possible d'écramailler de saloperies comme ça, sus la frimousse d'un chrétien. Velà ce que chante ce M'sieu :

« Guignol est le Polichinelle lyonnais.

« Polichinelle en passant les Alpes a perdu sa bosse et son bel habit pailleté; il a été forcé de se faire ouvrier pour gagner son pain. Seulement, sous la veste de bure et le tablier de travail, il garde sa gaité et ses vices.

« Paresseux et gourmand, il s'exerce à vivre aux dépens des autres. Dans ses querelles avec la justice, il n'a pas pour unique argument le bâton des anciens jours; il essaye volontiers de tourner la loi. On sent qu'un vent du Dauphiné a soufflé la procédure à son oreille : s'il bat sa femme ou le commissaire, c'est en s'assurant d'avance qu'il n'aura pas de témoin.

« Pilier de cabaret, il procède volontiers par raisonnements et par sentiments. »

Et ben, oui, z'enfants, c'est comme ça qu'y nous marpaillent, les Parisiens! Si gn'y a de bon sens de dégoûbler de ganacheries de c'te force sus

une marionnette de conséquence comme moi. Ça fait-y pas regret? dites, les gones.

Moi, Polichinelle! qu'ai jamais poyu sentir ce salopiau-là, et que l'ai justement gandoyé de Lyon à grands coups de tavelle sur sa guerdine de bosse! Et pis écoutez-moi donc c'te frime : dit-y pas que j'ai de vices sous mon tablier, comme si je n'en avais un de tablier; y voudrait me faire gober pour une poutrone, censément, comme si les canezards avient de tabliers. Oh! est-y bugnasse! est-y bugnasse!

Avec ça qu'y se gêne pas pour m'en fichier sus le coquelichon de vices : paresseux et gourmand — rien que ça — je m'exerce à vivre aux dépens des autres; — y n'y va pas par quatre chemins... Pourquoi pas blaguer que je vole de miches chez le boulanger et que j'agraffe les paquets de couëne dans les boutiques de charcutiers? Faut pas qu'y s'en prive, pardienne, du temps qu'y n'y est, le M'sieu.

Et pis encore je sis Dauphinois, de St-Geoire p'têtre, cousin à Mandrin ben sûr, ou ben de c'te paroisse ousque que quand on crie au voleur tout le monde s'escanne, le curé en tête. Dit-y pas aussi que je m'aligne pour embobiner la justice? Ah! bonnes gens, je sais pas si j'ai jamais tourné

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

MANUELS GUIGNOL

Le Parfait Journaliste.

Nous l'avons dit souvent, la profession de journaliste est semée de désagréments sans nombre; comme l'an passé, il s'est révélé à Lyon, une myriade de jeunes gens qui aspiraient à ce sacerdoce; il nous paraît bon de réunir en quelques lignes, les recommandations indispensables à ceux qui veulent tenir une plume.

Il y a deux qualités de journalistes : les grands et les petits; en d'autres termes, les journalistes politiques et ceux qui ne le sont pas.

Les journalistes politiques sont infiniment plus heureux que les autres; d'abord ils n'ont pas à créer les sujets de leurs articles, les événements se chargent pour eux de ce soin; et puis toutes les situations politiques peuvent se traiter *ex professo*, au moyen d'une vingtaine de phrases sonores qui représentent toutes les opinions.

L'horizon politique se charge de nuages. — Le char de l'Etat navigue sur un volcan. — Les traités de 1815. — Les principes de 89. — Les efforts de la diplomatie. — Les aspirations des nationalités, etc., etc.

En maniant avec art ces périphrases ronflantes, il est facile à un gaillard d'une intelligence moyenne, de plonger chaque matin ses lecteurs dans une admiration complète.

Le parfait journaliste politique ne doit en aucun cas affirmer quelque chose, il pratique avec subtilité l'art des sous-entendus, et ne s'avance jamais à donner franchement son opinion sur un fait qui n'est pas encore accompli.

En revanche, une fois que les événements sont passés,

il peut et je dirai plus, il doit crier bien haut qu'il les prévoyait; n'en eût-il jamais eu l'idée, il annoncera à ses lecteurs que depuis longtemps son attention était éveillée et qu'il a deviné point par point ce qui devait se passer.

Surtout qu'il se garde des petites phrases légères, d'un style trop clair, et par-dessus tout qu'il ne fasse jamais d'esprit; sa position serait à jamais détruite.

Une fois qu'un journaliste politique s'est permis une plaisanterie, fût-elle plus fine qu'aucune de celles de M. de Voltaire, c'est un homme perdu.

A la ville, le parfait journaliste politique doit affecter une tenue sévère qui le pose en diplomate, en homme sérieux auprès des décroisseurs; il ne rit jamais en public et si parfois on l'aborde, il répond froidement en scandant lentement chacune de ses périodes, et ayant l'air de dévoiler les secrets de l'Etat en vous demandant une prise de tabac.

Si le journaliste politique jouit d'une certaine considération aux yeux des bourgeois, il n'en est pas de même du petit journaliste, c'est-à-dire de celui qui écrit dans les feuilles non timbrées et qui n'ont pas l'autorisation de patauger dans l'économie sociale.

Les bonnes femmes, surtout en province, se représentent ce journaliste là comme une espèce de Mandrin, mal vêtu, qui mène une vie de Polichinelle et qui passe la majeure partie de son existence dans des orgies qui font dresser les cheveux sur la tête.

Au point de vue poétique, il m'en coûte énormément de détruire cette opinion, mais elle est malheureusement des plus fausses; et le petit journaliste doit bien se figurer que son métier est infiniment plus difficile que celui de ses confrères politiques.

Il doit d'abord chercher en lui-même tous les sujets de ses articles; pour lui les rengaines sont de peu d'utilité, car elles sont en petit nombre, et puis elles sont en général si connues, qu'il est impossible de les employer.

Ensuite, il est tenu d'avoir de l'esprit, ou à peu près, à jour fixe, et c'est chose beaucoup moins commode qu'on ne le pense, de s'asseoir devant un papier blanc et de le couvrir d'un article excessivement intéressant. Tout Fran-

çais a plus ou moins dans la tête trois ou quatre articles de journal, aussi le commencement de la carrière n'est pas le plus difficile; mais lorsque cette première mise de fonds est épuisée, le métier devient moins agréable et plus d'un s'arrête qui croyait aller Dieu sait où.

Le petit journaliste en province devra bien se figurer que cette profession dite libérale, y est beaucoup plus difficile qu'à Paris; là, chaque jour amène un nouveau fait, chaque matin un journal est à moitié composé par les circonstances elles-mêmes, ensuite les théâtres fournissent des sujets inépuisables d'articles qui, s'ils ne sont pas toujours bons, tiennent de la place, sont lus et intéressent quelques personnes.

En province, il n'en est pas ainsi, outre les susceptibilités de clocher, les petites puissances locales, qu'il faut ménager sous peine de s'attirer des haines ultracorsées, il faut que le petit journaliste tire son journal tout entier de sa cervelle, le théâtre ne lui est pas d'une utilité bien grande parce que la province s'intéresse bien moins que Paris aux faits et gestes des acteurs et des actrices. La vie est calme, donc pas d'événements; les personnalités sont rares, donc pas de portraits; les concurrents n'existent pas, donc pas de polémique.

Il faut donc arriver à faire un journal intéressant sans faits, sans portraits, sans polémique, sans politique; on en conviendra, si c'est chose faisable, ce n'est pas chose facile, et le petit journaliste parisien qui regarde avec dédain ses confrères de la province, serait souvent bien embarrassé s'il se trouvait en son lieu et place, obligé de bâtir une maison sans matériaux.

Mais je m'aperçois qu'au lieu de donner des conseils je ne fais qu'indiquer des difficultés; c'est qu'en vérité si une profession est difficile, c'est celle du journaliste en province, et le meilleur conseil qu'on puisse donner à ce sujet, c'est d'engager les gens à ne pas entrer dans cette carrière où on récolte plus de procès et d'antipathies que de considération et de pièces de cent sous. — Et tout cela pour écrire timidement quelques vérités qui crévent les yeux de tout le monde.

CLAUQUE-POSSE.

la loi, mais, en tous cas, elle me retourne joliment ben, moi.

Me traiter aussi de gourmand ! On dirait qui n'aiment pas ça qu'est bon, ces avanglés de Parisiens. Enfin passe, mais fignant, oh ! ça me démarcoure en plein ; fignant ! à moi !... fignant !... Donnez-en donc voir de l'ouvrage vous qui piaillez tant, M'sieu Tony, vous verrez si je pioncerai sus la bascule. Autant prêcher d'indigestions à de cògnes qu'on rien chiqué depuis huit jours !

Et dire, nom d'un rat ! que toute c'te relavaille de caromnies rejicle sus toute la famille des Guignols qu'esse tant honorable, tant ancienne à Lyon et que n'y a jamais rien aeu à dire dessus eusses, de père en fils. Non, vrai ! ça vous dépon-tèle en plein. Ah ! cristi, si je n'étais t'un gone à faire de peine au monde, ça serait ben là un grolot à diffamation qu'embocconnerait joliment la m'man Justice si j'allais l'y z'y cogner sous le pif ; c'est là que n'y aurait à ramier de pignolles en dommages-à-intérêts. Mais je sis pas méchant ni mes cousins non plus, et pis je sais ben que ce M'sieu z'y a pas fait par malice. Tez, je m'en vas lui écrire sus c'te affaire ; ça y est.

A M'SIEU TONY RÉVEILLON, A PARIS.

M'sieu,

La présente est pour vous dire que ça m'a ben fait de peine ça que vous n'avez dit de moi dans le jornal ousque vous griffardez de collagne avè M'sieu Babatier de Blaguelongue. D'abord, pace que c'est de mensonges et pis aussi que c'est pas drôle d'être débiné par un mami qu'a un nom si canant comme le vôtre.

Voui, M'sieu, nous sont pas des filous ni des fignants dans notre famille, ni Dauphinois, ni même de Polichinelles ; que c'est z'une injure comme n'y en a pas. J'aimerais quasiment mieux n'être appelé arsouille, pignouse, salopiau, que d'agrasser des pictètes comme ça. Mais je vous en veux pas tout de même, M'sieu, pace que je sais ben que c'est ceusses d'ici que m'en veulent que vous ont fait avaler toutes ces gognandises de menterie et de malice.

A preuve de ça que je veux pas me revenger, je n'ai dit à tous les malins d'ici de pas vous dessem-piller par rapport à quèques boulettes que vous n'avez lâchées dans tout ça que vous n'avez bajallé sus Lyon : que le quarquier des Capucins et de la Croix-Rousse s'était bâti du temps du cheval de bronze d'autrefois que vous n'appeliez Louis XIV, tandis que j'y ai tout vu manigancer et même la maison Brunet ; et que c'était à Pierre-Encise que le baron des Adroits faisait débarouler le monde, c'te aventure émuable s'est arrivée à Montbrison-en-Forez ; demandez-y seulement à M'sieu Gras, un gone de c't'endroit qu'en sait toutes les z'istoires, ou ben à M'sieu Coste, de Rouanne (pas la prison), qu'esse aussi un savant de ce pays, et pis ben d'autres que je relève pas.

Finablement, vous voyez ben, M'sieu, que ceusses que vous ont raconté toutes ces menteries sont des emboimeurs qu'ont voulu vous tirer de carottes et que faut pas y croire, même pour ça qu'esse de nous autres Guignols, qu'y voudriont nous envoyer à Laracine si y pouvoient. Y disent comme ça tout plein de famations aux braves gens et pis aussi aux juges pour qu'y nous fichent à la cave comme de pillandrins. Mais c'est tout l'incontraire, que nous sont tous de bon gones, un peu tarabâtres, et que sont ben, de fois que n'y a, trop de bruit mais point de mal. Ah ! si vous nous connaissiez pour de bon ! Tez, par exemple, mon petit-cousin de la rue Gasparin, y fréquente ren que la haute, lui, tant y n'est ben éduqué ; les grandes dames, les petites colombes, les millions des riches n'en rafolent, pace qu'y n'est en plein rigolo et qu'y ressemble quasiment

à un ange bouffaret. En attendant, allez voir un peu mon cousin Jérôme que l'ami Vuillermé n'a mené à Paris, et vous me direz si n'y a une marionette pus brave, pus à la bonne franquette, et qu'oye mieux le cœur sus la main.

C'est tout ça que je voulais vous rebriquer, M'sieu, et faut pas n'en faire la bobé ; seulement si vous voulez ben, sans vous commander, me payer une petite amende honorable, ça me ferait ben plaisir, pace qu'y sont après me faire passer un examen de conscience au Palais-de-Justice, et que ça que vous n'avez jacassé pourrait ben me faire de circonstances exténuantes.

Dans c'te espérance, j'ai ben l'honneur. M'sieu, de vous repasser mes pathétiques et considérables saluations.

Jean GUIGNOL aîné.

Z'enfants, te pas ? c'était ben ça qu'y fallait dire. Je pense ben que ça fera d'effet et que n'y en a de besoin, allez ! Je sis pas étonné si la m'man Justice me fiche de z'ognes, pardienné, quand on vous cogne de réputation si inflammatoire sus le casaquin. Ah ! tout de même, si ça pouvait donner de z'idées à quèques-uns de reluquer de plus près mon baluchon à gognandises, comme y reniflèrent le baume de mon innocence ! alors y sentiront c'te manation plus douce que de violettes, et y donneront, sans taillonner, la solution à ce pauvre melachon de

GUIGNOL.

CHRONIQUE DE PAIX

Félicité Longuemain.

Félicité Longuemain a eu pour père un homme maigre et pour mère une femme grasse.

Laissant les grâces rebondies de celle-ci, elle n'a conservé que les os de celui-là, et si sa taille est mince à tenir entre les dix doigts, elle est longue à faire rêver un carabinier.

La tête très-ovale, le nez un peu fort, surtout à l'extrémité, la bouche assez mignonne, le menton court et bien coupé, les yeux petits, noirs et très-vifs, les cheveux noirs aussi, aplatis, collés même sur les tempes concaves ; on ne peut pas dire que Félicité soit jolie, elle serait plutôt laide.

Et cependant aujourd'hui, quoiqu'arrivée à cet âge où les femmes voient disparaître leurs cheveux, leurs dents et leurs illusions ; aujourd'hui encore si vous évoquez devant elle certains souvenirs, Félicité devient presque belle, sa figure se transforme, les yeux s'animent, les narines frémissent, le sang reparait sous la peau parcheminée, les angles de sa personne semblent s'arrondir et une flamme intérieure vient illuminer et réchauffer sa physionomie assez froide d'ordinaire pour faire geler le mercure.

Ceci se passait à l'époque où les années sont encore des printemps, les yeux des étoiles, les lèvres du corail, etc. ; en langage moins imagé, Félicité avait vingt-cinq ans.

Est-il besoin de dire que jusque là, ses jours s'étaient écoulés, calmes, sereins, tranquilles ; les rêves de jeunesse étaient venus en vain la visiter, elle les avait reçus à la pointe de ses os ; d'une santé de fer son cœur n'avait pu se livrer à cette poésie malade qu'engendrent les organisations délabrées ; reléguée enfin dans le clan des vieilles filles où la portaient ses goûts, ses instincts, son tempérament et sa maigreur, les orages de la vie ne s'étaient manifestés pour elle, que par des confitures manquées ou des cantines de cornichons renversées.

Un régiment de dragons vint en garnison à Lyon.

Dans ce régiment, il y avait un capitaine, un beau capitaine ma foi ; teint lie de vin, moustache en cascade, yeux à fleur de tête, embonpoint superbe, poitrine crânement bombée ; un beau capitaine, ma foi !

A une revue, Félicité le vit passer flamboyant au-devant de sa compagnie, sabre nu, casque en tête, torse cambré ; alors une sensation indéfinissable et inconnue la fit tressaillir comme un choc électrique, son cœur se serra dans sa poitrine, le sang monta rapide à ses pommettes, un tremblement nerveux la saisit, et une voix mystérieuse et douce lui murmura :

— Tu l'aimes !

Expliquez cette passion subite ? Que vous dirais-je ?

Par un entraînement soudain et irrésistible, cette nature maigre s'était sentie poussée vers cette nature grasse, cette peau recroquevillée et jaunie vers cette peau tendue et luisante, cette pâleur vers ce teint rougeaud, ces os vers cette chair ; cette pudeur, cette chasteté concentrées, amassées depuis vingt-cinq ans, vers cette morale large, facile qu'on fait vivre en compagnie des petits verres, des propos gaillards et des femmes agréables.

Félicité rentra désespérée.

Elle, l'austère, la rigide, la longue, la sèche Félicité, la vieille fille aux bandeaux plats, aux robes sans crinoline, et aux bas noirs, l'hiver ; elle, aimer un homme, un militaire, un dragon ! Cette pensée remplissait son âme d'une terreur à laquelle se mêlait cependant un bonheur immense.

Pour vaincre cet amour coupable, elle se jeta à corps perdu dans les pratiques religieuses ; elle élut domicile à l'église, se plongea dans la lecture des livres saints, et se livra à de profondes méditations sur cette maxime de St-Paul, adressée aux vierges :

« Mariez-vous vous ferez bien, ne vous mariez pas « vous ferez mieux. »

Mais à quoi bon ? cet ascétisme de commande ne faisait qu'irriter sa passion qui prenait de nouvelles forces, et une vitalité plus puissante devant les obstacles même qu'on lui opposait : dans ses prières les plus ferventes, dans ses extases les plus profondément mystiques, Félicité voyait Dieu le père vêtu en capitaine de dragons, les anges sonnaient du clairon au lieu de jouer de la trompette, et, oubliée des cantiques religieux, elle se surprenait elle-même à chanter : « As-tu vu la casquette, la casquette... »

Un soir cependant, la pauvre fille se sentit plus calme ; la journée s'était passée à ranger des placards, à épousseter les fauteuils, à compter du linge pour la lessive, et elle avait retrouvé dans ces occupations ménagères, dans cette atmosphère poussiéreuse, dans cette odeur de linge sale, les joies tranquilles de l'intérieur et de la vie de famille.

Accoudée à sa fenêtre, jetant sur les passants un regard distrait, elle se réjouissait déjà de sa sérénité reconquise, de sa passion étouffée, — quand soudain un brouillard passa devant ses yeux, elle pâlit affreusement et courut à la porte.

Le capitaine venait d'entrer dans l'allée !

Elle entr'ouvrit le judas grillagé, y colla son œil et fut obligée de s'appuyer au mur.

Le capitaine sonnait !

Sa main s'allongea instinctivement vers le loquet, mais elle la retira par un mouvement brusque, comme si elle eût touché un fer rouge : — s'il allait me dire qu'il m'aime ! A cette pensée tout son sang afflua au visage, qui devint cramoisi.

Le capitaine s'impatientait, il sonna une seconde fois.

Une seconde fois encore, Félicité étendit la main et la retira précipitamment.

— S'il allait m'embrasser !

— Sacrebleu ! dit le capitaine, et il agita furieusement la sonnette.

La porte s'ouvrit.

On entendit une voix cuivrée :

— N'est-ce pas ici que réside Mlle Zerline Pompon ?

— Ah traître ! s'écria Félicité éperdue, hors d'elle-même, poussée par une jalousie furieuse.

— Qu'est-ce que c'est que cette grande chipie, fit le capitaine ?

Félicité tomba à la renverse.

Sa santé résista à ce choc terrible, mais pendant un mois on la crut folle ; elle allait, venait, menait sa vie habituelle sans que ses parents, ses amis pussent lui arracher autre chose que ces mots incompréhensibles pour eux : — Chipie, l'ompon.

Et maintenant que plus de quinze années ont passé sur ces souvenirs douloureux, — les jours d'orages, lorsque la nature malade communique aux vivants cet accablement, cette tristesse que tout le monde a éprouvés — on entend parfois Félicité Longuemain murmurer d'un accent lugubre, en tricotant son bas : — Chipie, Pompon !

Ron-Roy.

PARAITRA PROCHAINEMENT

L'ALMANACH DE GUIGNOL

Pour l'Année 1867

SCIENCES-GUIGNOL.

L'astronomie.

L'astronomie est la science qui s'occupe des astres, c'est-à-dire du Soleil, de la Lune, des étoiles et d'un tas d'autres choses qui sont dans le firmament.

C'est au moyen des connaissances astronomiques qu'on arrive à prévoir les éclipses, mais seulement celles du Soleil ou de la Lune; il n'est pas d'exemple d'un astronome qui ait annoncé huit jours à l'avance, l'éclipse d'un caissier quelconque.

Quand on veut blaguer un astronome, on l'appelle astrologue, c'est un moyen sûr de le mortifier.

De tout temps la grande question pour les astronomes a été de prédire le temps qu'il doit faire; comme nous n'avons rien de caché pour les lecteurs de *Guignol*, nous allons hardiment dévoiler le procédé dont se servent ces messieurs.

Nous ne réclamons même pas le secret.

On prend un calendrier pour l'an qui vient et trois cent soixante-cinq petits carrés de papier, sur lesquels on écrit : Pluie, beau-temps, sec, grêle, tonnerre, brouillard, froid, chaud, etc., etc.; on mêle tous ces petits papiers dans une soupière et on tire au fur et à mesure, en ayant soin d'approprier le temps à la saison et de ne pas mettre gelée au mois de juillet ou grande chaleur au mois de janvier.

Un domestique intelligent et surtout discret, peut seconder son maître dans cette opération ou même le remplacer avantageusement.

Cela fait, on annonce aux populations étonnées que les grands et patients travaux de M. un tel, viennent d'avoir un résultat et qu'à l'avenir personne ne pourra se passer de l'almanach du nouveau devin.

Avec beaucoup de réclames, des affiches, des annonces, un astronome intelligent peut ainsi arriver à se créer un joli petit revenu.

Un astronome qui se respecte ne peut pas terminer sa carrière sans avoir découvert au moins une planète.

Quand il a regardé longtemps dans sa lunette, il annonce qu'il a trouvé sa petite planète, on l'acclame, on le félicite, on le nomme astronome complet, et s'il s'est trompé, ses collègues n'en disent rien de peur de déconsidérer la corporation.

Pour le public, on lui dit « allez-y voir » et comme tout ça se passe à deux ou trois cent mille lieues de chez lui, ce bon public s'en rapporte et se tient coi.

Les principales planètes sont : Mercure, Vénus, Terre, Mars, Junon, Pallas, Vesta, Jupiter, Saturne et Uranus; je vous fais grâce des autres.

Une question fort débattue est celle de savoir si les autres planètes sont habitées comme l'est la terre; j'avoue que pour ma part, je n'en sais absolument rien, seulement j'ajouterai comme renseignements qu'à la foire de Montmerle, j'ai vu un saltimbanque annonçant que chez lui on voyait des habitants de la Lune.

Je suis entré et j'ai vu deux crapauds dans de l'esprit de vin, et je n'ai pas été plus avancé qu'avant.

La Lune est le satellite de la Terre, et, de tous les astres c'est le mieux connu, à preuve qu'il arrive souvent que les boursiers y font des trous.

Les comètes sont des astres très-intéressants attendu qu'ils ont une haute influence sur la vigne, à ce que prétendent les marchands de vin. Ces messieurs ne savent pas pourquoi et les astronomes non plus.

Pour observer ce qui se passe dans le ciel, les astronomes se sont fait fabriquer de grandes quantités d'instruments très-complicés qui ne leur servent pas à grand chose, mais qui augmentent beaucoup leur réputation.

En résumé on peut croire à ce que disent les astronomes quand il s'agit du mouvement des planètes et des autres astres; mais quand ils veulent prédire le temps qu'il fera dans huit jours, je vous conseille ami, lecteur, de vous en rapporter bien davantage à vos cors aux pieds.

CHAMPAVERT.

DE BUT EN BLANC.

Comment on peut faire
trois cent soixante-cinq chroniques par an
et même davantage.

III.

Je pourrais prendre dans la collection des feuilles à cinq centimes telle causerie d'un de ces forts du feuilleton, vous dépecer la période, vous disséquer la phrase, dépapilloter l'adjectif, vous montrer le plagiat, et à l'aide de renvois vous signaler les passages pris en entier dans tels et tels auteurs; mais, par le temps qui court, on ne sait vraiment plus où s'arrête la plaisanterie et où commence ce qu'on nomme la diffamation: le mieux est donc de s'abstenir de tout procès en opérant sur un modèle perpétré exprès.

Supposez un instant que vous ayez consacré votre vie à l'instruction et à la moralisation des masses, vous sortez un matin, le cerveau en travail pour votre article de demain, vous allez par les rues creusant un sujet, le pressurant, le tordant pour en faire sortir quelque chose de neuf; innocents que vous êtes, j'ai pitié de vous! Tenez, voyez-vous ce chien empoisonné, voilà votre affaire; allez, rentrez chez vous, prenez votre plume, dans dix minutes le peuple sera instruit et moralisé par votre chronique intitulée :

LE CHIEN CREVÉ.

Il était étendu roide sur le bord du trottoir, au coin des rues St-Joseph et des Remparts-d'Ainay, sa tête pendait inerte dans le ruisseau et ses yeux glauques, grands ouverts, semblaient intérieurement doublés d'une feuille de tôle.

Les gamins faisaient cercle autour de ce cadavre dont le ventre démesurément gonflé, déjà verdâtre, attestait la présence d'un poison violent, et chacun disait son mot et jetait en passant un regard à la victime.

Les concierges des maisons voisines devisaient entre elles en attendant l'arrivée du cantonnier.

— « J'ai de suite remarqué, disait l'une, que le *parti-cuyer* n'était pas à son aise; il tournait, il virait sans trop avoir conscience de ses évolutions. »

— « Moi, disait une autre, j'ai assisté à son dernier quart-d'heure; le pauvre diable a terriblement souffert, j'ai cru un instant que c'était le choléra... mais voilà le père Broquaire. »

En effet, le père Broquaire, le cantonnier, s'avancait lentement, traînant sa civière; arrivé à trois pas du groupe, il s'arrêta et levant au ciel ses bras chargés d'ans, il s'écria : « Ceci est le chien de M^{onsieur} Bourriche. »

Après quelques minutes consacrées au souvenir de celui qui n'était plus, il prit sa pelle, l'introduisit sous le cadavre de l'empoisonné, le souleva d'un bras encore nerveux et le jeta dans sa brouette.

Le chien de M^{onsieur} Bourriche était un de ces petits êtres intelligents vulgairement appelés loulous et toujours, race qui semble, depuis l'anéantissement de celle des carlins, s'être réservé l'apanage de la constance et de la fidélité. Plus dociles que l'homme, ces intéressants quadrupèdes sont tout zèle, tout ardeur, tout obéissance.

Ils ont cela de supérieur à l'homme qu'ils sont surtout plus sensibles au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages; ils ne se rebutent pas par les mauvais traitements, ils les subissent sans murmurer, les oubliant ou ne s'en souvenant que pour s'attacher davantage; ils lèchent même la main, instrument de douleur qui les frappe, ils ne lui opposent que la plainte, encore ses plaintes ne prennent-elles jamais les teintes de la menace et la couleur d'une manifestation. C'est un chien qui accompagnait, dans les sentiers fleuris de la Grèce, le vieil Homère chantant ses *Rhapsodies*.

Ce sont des chiens qui sauvent les voyageurs égarés dans les neiges du St-Bernard; c'est un chien qui fait la

recette de ce malheureux qui joue de l'accordéon dans les rues de la ville.

L'histoire nous apprend qu'Alcibiade, le Grammont-Caderousse de la Grèce, coupa la queue à son chien. Vous êtes-vous jamais demandé quelle dose d'amour il fallait à cette pauvre victime pour chérir encore et suivre partout celui qui l'avait ainsi mutilée.

Le chien de Montargis et celui du Pont-Royal sont des exemples plus récents et nous prouvent surabondamment qu'à travers les mondes, les âges et les révolutions, les chiens n'ont pas changé.

Voilà, chers lecteurs, comment se font les chroniques bon marché: un trognon de chou, une queue de poireau, des côtes de melon, un vieux bouquet jeté aux équevilles, tout est matière à causerie.

Un *modère* meurt, il a le malheur de s'appeler Annibal: immédiatement récit de cette mort, histoire d'Annibal le Carthaginois, délices de Capoue, etc., etc.

Il pleut, vous achetez un parapluie: historique de la soie, de la baleine, cet énorme crustacé; n'oubliez pas de rappeler que Pharamond a été élu roi des Francs sous un parapluie, l'apologie du riffard, etc.

De plates inepties péniblement délayées dans deux ou trois colonnes où ne se trouve pas une idée qui n'ait été ressassée mille fois; un papillotement d'adjectifs, d'adverbes retentissants, des phrases frangées, éliminées, vieillottes, usées aux virgules et qui s'en vont en lambeaux; des cancanes de portières, tels sont les signes caractéristiques de ces chroniques quotidiennes soi-disant à la portée du peuple, et dans lesquelles il ne puise que des idées fausses, étroites et vulgaires.

PARNON-CANNE-A-TORDRE.

EXPOSITION DE 1867

Chacun sait depuis longtemps que les produits de toute nature qui figureront à l'exposition universelle de l'an prochain seront classés par catégories spéciales, — mais ce que presque tout le monde ignore encore, c'est qu'au nombre de ces catégories, il en est une surtout, — la 101^{me}, — qui est appelée infailliblement à obtenir un succès de curiosité hors-ligne, — sous la rubrique suivante: — *Scies infrangibles*; — *Bassinoires inoxidables*. — Cette catégorie, unique en son genre, offrira à l'admiration des visiteurs une série de lots aussi hétéroclites qu'abracadabrants et dont voici un léger échantillon.

Le plan de Bénédeck.

Les 100,000 fr. de M. Limayrac.

La mèche de M. de Girardin.

Les biceps de la femme à barbe.

Le vieil Homère de Timothée Trimm.

Les lunettes de M. Millaud.

Les diamants de Mlle Duverger.

La clef forcée de Pipe-en-bois.

Le chapeau de la Marguerite.

Les mémoires de Jérôme Cotton.

Le casque à Mengin.

L'aiguille qui a cousu la veste que les Autrichiens ont remportée.

La fourchette du baron Brisse.

Un poème de M. Gagne.

Le chœur de la belle Hélène.

Les jarrets de la Déesse du bœuf-gras.

Le lorgnon de Rocambole.

La bosse de Lagardère.

Le lazzo de Feringhea.

La valse d'il Baccio.

La sous-ventrière de Gladiateur.

L'ut de nombril de Thérèse. — Etc. etc.

J'en passe et des meilleurs.

MENDAX

ÉPHÉMÉRIDES LYONNAISES.

Du 7 au 14 octobre.

1527. — Fondation de la grande bibliothèque, — les rats du collège ont quatre-vingt mille livres à manger.
1816. — Le préfet, M. de Chabrol, reste dans son lit; le Rhône sort du sien.
1514. — Les dames de Saint-Pierre folichonnent; elles se font rappeler à l'ordre!
910. — Le pape Sergius invente le sergé et accorde des privilèges très-étendus au diocèse de Lyon.
934. — Invasion des barbares; les Hongrois détruisent l'église d'Ainay; Hongrois cette date peu certaine.
1536. — Le comte de Montécuculli, accusé d'avoir empoisonné le Dauphin, est condamné à être écartelé; l'exécution devant avoir lieu dans la rue de la Grenette, il demande comme une grâce de ne pas passer rue Mercière, «parce qu'il doit vingt-quatre livres tournois à son bottier.» Cette délicatesse attendrit ses bourreaux!
1461. — Première Maison-de-ville; les échevins perchent dans la rue de la Poulallerie!
1157. — Guy, comte de Forez, s'empare de Lyon et en chasse l'archevêque.
1158. — Louis-le-Jeune reprend Lyon, et fait charger Guy de chaînes.
1531. — Jehan Kléberger, le bon Allemand, s'obstine à chercher des rosières à Bourgneuf; ce sentiment l'honore.
1667. — Le couvent de Saint-Pierre est rebâti sur les dessins de la Valfinière; nos édiles ont donné récemment son nom à la rue de l'Ane. Ah! Messieurs, ah!...
47. — L'empereur Claude descend de Livie par Drusus son père, et de Fourvières, par le passage Gay.
197. — Lyon reçoit Albin, le compétiteur de Septime-Sévère; ce dernier qui frise... comme la rue Longue, s'apercevant qu'on lui fait la queue, fait raser la ville...
798. — L'évêque Leydrade est nommé bibliothécaire de Charlemagne, une vraie sinécure; la plupart du temps Leydrade dort!
1830. — La richesse nationale augmente, — fondation d'un dépôt de mendicité aux Chazottes.
1860. — Un banquier lyonnais, que des spéculations malheureuses ont ruiné, après avoir vainement essayé de combler son arriéré, se jette au Rhône; ce moyen extrême étant le seul qu'il eût trouvé « pour se mettre au courant. »

A suivre.
CAMÉLÉON.

PETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

E

Écoliers. — Jeunes linots ou étourneaux que l'on arrache, à peine éclos, du nid maternel, pour les enfermer jusqu'à l'âge de dix-sept ans dans de grandes cages appelées Collèges ou Lycées.

Durant leur longue captivité ces intéressants oisillons se nourrissent de vers... latins et de racines... grecques, souvent aussi de pain sec et de pensums.

A dix-sept ans, les écoliers-linots se transforment généralement en Étudiants-pigeons; — joyeux et fiers de n'être plus en cage, on les voit alors voltiger en roucoulant, autour des lilas... de closerie et le long des buissons... d'écrevisses. — Ce nouveau genre d'école buissonnière dure jusqu'à ce que certains oiseaux de proie, tels que cocottes, grues, les aient complètement plumés; c'est alors que les écoliers, subissant leur dernière métamorphose deviennent finalement Aigles ou Serins — Oies ou Vautours, etc. — selon leurs aptitudes et leurs talents respectifs.

* *

Empiriques. — Espèce de vampires de l'ordre des Médecins — tribu des Charlatans.

On les appelle Empiriques parce que l'état des malades qu'ils traitent va toujours en empirant.

* *

Empoisonneurs. — Sorte de reptiles très-dangereux qui mettent tout en œuvre pour vous attirer dans leurs cavernes ou tavernes appelées — Restaurants à trente-deux sous — où ils vous intoxiquent à votre insu à l'aide de beefsteak saupoudrés de strychnine, — et de flacons d'acide prussique qu'ils nomment carafons de vins.

* *

Épiciers Variété de renards — très-rusés et très-rapaces — qui se livrent à un commerce détaillé de denrées beaucoup plus interlopes que coloniales.

Vous achetez deux cent cinquante grammes de café chez un épicier, il les met dans un sac en papier, et rentre chez vous, vous vous apercevez que ce qu'il a mis dans le sac c'est... vous-même; le café n'est que de la chicorée.

On reproche aux épiciers de ne point cultiver les lettres et les arts; — il est certain qu'ils ont moins souvent en mains des livres de science ou d'histoire que des livres de chandelles, mais personne ne contribue plus qu'eux à la propagation des chefs-d'œuvre de notre littérature; ils enveloppent les sardines qu'ils vendent dans des fragments de nos meilleurs auteurs, et pas plus tard qu'hier le quart de Roquefort que j'ai acheté pour mon dîner était enfermé dans une élégie de Mme Anaïs Ségalas; du coup j'ai compris pourquoi l'on trouvait si souvent des vers dans le fromage: dorénavant j'exigerai qu'on me l'enveloppe toujours dans de la prose.

(A suivre.)

BOUFFON.

THEATRE.

Mardi soir a eu lieu au bénéfice de Mlle Smith la première représentation du *Maitre de la maison* et la reprise des *Sallimbanques*, l'immortel chef-d'œuvre de Dumer-sant et Varin.

Le *Maitre de la maison*, dont le Progrès, par une réclame habile, avait donné l'analyse la veille de la représentation, est une comédie larmoyante qui représente

sous une nouvelle face l'éternelle situation du mari trompé.

Si c'est une comédie ou bien un drame nous ne savons pas bien, néanmoins un spectateur convaincu a jugé à propos de s'évanouir à un moment critique et si la chaleur n'est pas la cause de cet incident, c'est dans les tirades sentimentales de la pièce qu'il faut la chercher.

M. Pougaut qui la veille, dans la *Closerie des Genets* avait été reçu par les banquettes et malgré une légère opposition de rares spectateurs, a été meilleur dans le rôle du mari trompé que dans celui d'Humbert du *Lion amoureux*; avec un peu de modération dans ses gestes, dans ses roulements d'yeux et dans ses imprécations, cet artiste arrivera à remplir convenablement son emploi.

Quant aux *Sallimbanques*, il a fallu de la bonne volonté pour reconnaître la pièce primitive sous les broderies sans nombre dont l'ont chargé les artistes. M. Lamy est un Bilboquet beaucoup trop farceur, Mlle Mathilde, une Zéphirine par trop détachée des choses de la banque, et le Jocrisse s'occupe beaucoup plus de ses confrères que de son rôle; à part cela, la pièce irait encore et serait toujours celle que depuis vingt ans les romanciers et les journalistes nous ont donné comme type de la pièce à mots.

FRÈRE JACQUES.

Dans l'intention de venir au secours des inondés, l'HARMONIE LYONNAISE, dirigée par M. A. LAUSSEL, chantera une Messe le dimanche 21 Octobre, à midi, dans l'église de Saint-Nizier, avec le bienveillant concours de la Musique du 9^e CHASSEURS A CHEVAL sous la direction de M. PARISER.

CORRESPONDANCE

Denvery en herbes. — On vous écrira.

Gone d'Ainay. — Le Batillon est emporté par la tempête, Dieu seul sait où il s'arrêtera.

Discours de riens. — Nous ne sommes pas timbrés, et Claque-Posse en a besoin plus que tout autre; si on ne lui avait pas limé les dents, il y a longtemps que ma cruche serait cassée.

Bras-de-fer. — Laissez à ce beau garçon le mérite de la chose; — les vantards ne sont jamais crus et on ne les croira pas.

Tête-chaue. — L'amateur qui a retrouvé ses dix mille francs perdus sans récompenser celui qui les lui a rapportés, avait probablement perdu la boule.

Jean Navet. — Elle fera comme l'ours, mais ce ne sera pas de tendresse. — La tête de bois ricoche en ce moment sur les aspérités de la route. — Le lièvre qui joue sans défiance sur la pelouse, ne pense pas au braconnier qui le guette; — s'il ne meurt pas du premier, il meurt du second coup de feu. La pauvre petite bête qu'a-t-elle pour se défendre.

Adèle dort.

Nomeret. — La Grande-Margot nous a amusé et ton Spadassin aussi. A plus tard.

Calley. — Vos idées sont bonnes et généreuses; — impossible de les développer dans notre cadre, ce serait un brandon de plus. Eteint-on le feu en y jetant de l'huile?

Souvenez-vous: Le cri dans la tempête, se perd dans la profondeur des abîmes. — Et si la moindre brise agite les roseaux, curieux, vous approchez, vous examinez la cause et les résultats, vous suivez ce souffle imperceptible; et l'idée qui eût péri dans la tempête surgit sans effort, vit ou succombe sous la froide analyse de la raison.

Lolo. — C'est le sujet d'une excellente étude, si Dieu nous prête vie; ce projet qui est depuis longtemps dans nos cartons, sera mis à exécution.

Sysiphe Ondésiphon. — Vous avez deviné juste: les meilleures intentions se dénaturent sous l'analyse de la malveillance. Merci de vos souhaits.

Le Gérant, E. THOMAIN.